

Uniwersytet Warszawski

Wydział Neofilologii

ACTA PHILOLOGICA

49

**Jubileusz 200-lecia
Uniwersytetu Warszawskiego**

UW  **Dwa stulecia
Dobry początek**

Warszawa 2016

Colette Camelin

Université de Poitiers

Monsieur de Charlus et le clocher de Combray La Première Guerre mondiale dans *À la Recherche du temps perdu* de Marcel Proust

Abstract

Monsieur de Charlus and the Combray's Steeple: The First World War in Marcel Proust's *In Search of Lost Time, Swann's Way, Time Regained*

In the 1913 edition of *Swann's Way*, the narrator's grandparents' village, Combray, is located in the Beauce (South-West from Paris). When Proust worked for a new edition in 1916, he moved Combray eastwards, to the Front in Champagne so that the war could take place in the novel. A large part of *Time Regained* is about the war. The Baron of Charlus expresses Proust's critique of nationalism. As a sensitive aesthete, he worries about the terrible killing going on, about men's sufferings during an industrial war, and about the future of Europe. The church in Combray has been destroyed. The narrator's grandmother considered its steeple as a symbol of plainness, elegance, and sensitivity. Its ruins become a symbol of sheer violence and inhumanity of wars. But Proust will rebuild it in his novel. Jorge Semprun, Varlam Chalamov and Joseph Czapski, prisoners in totalitarian states, remembered Proust's humanism.

Key words: Proust, *In Search of Lost Time, Swann's Way, Time Regained*, World War 1, Jorge Semprun, Varlam Chalamov, Joseph Czapski

C'est justement parce que la littérature est probablement le moyen le plus approprié pour exprimer, sans les falsifier, l'indétermination et la complexité qui caractérisent la vie morale qu'elle peut avoir quelque chose d'essentiel à nous apprendre dans ce domaine. (Jacques Bouveresse, *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité, la vie*)

Quand la guerre éclate, en août 1914, seul *Du côté de chez Swann* est paru (en novembre 1913). Proust travaille à mettre au net *Le côté de Guermantes* que son éditeur, Bernard Grasset, doit publier à l'automne, mais Grasset a été mobilisé et les maisons d'édition ont arrêté toute activité en août. Proust poursuit l'écriture de *la Recherche* qu'il nourrit considérablement. Deux événements en ont changé l'architecture : la mort de son ami Alfred Agostinelli dans un accident d'avion en mai 1914 et la guerre. Proust amplifie l'histoire d'amour avec Albertine dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, en l'associant à la thématique de la jalousie et de « l'inversion ». Il écrit successivement *Le côté*

de *Guermantès, Sodome et Gomorrhe, La Prisonnière, La Fugitive, Le Temps retrouvé*. Les deux derniers seront publiés après sa mort.

La troisième partie du *Temps retrouvé*, c'est-à-dire la réalisation de la vocation de l'écrivain, conserve l'orientation du projet initial, car le parallélisme entre « temps perdu » et « temps retrouvé » date des premières ébauches entre 1909 et 1912, cependant Proust voulait « ajouter quelque chose sur la guerre qui convenait très bien au caractère de M. de Charlus » (Teyssandier). C'est pourquoi, dès les volumes précédents, Proust a changé la localisation de Combray. Ce village imaginaire, en partie inspiré par celui de ses grands-parents paternels, était situé dans la Beauce dans l'édition de 1913. En 1916, quand il reprenait *Du Côté de chez Swann* pour la nouvelle édition Gallimard (parue en juin 1919), Proust a déplacé Combray en Champagne afin de mettre le village sur le front¹. Il évoque « le gris et champenois Combray » dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (466). Combray se trouve dorénavant situé entre Laon et Reims, « dans l'Aisne » comme le précise Odette Swann, c'est-à-dire approximativement sur Le Chemin des Dames.

Dès le 2 août 1914, Proust écrivait qu'il s'inquiétait pour « les millions d'hommes qui vont être massacrés dans une Guerre des mondes comparable à celle de Wells, parce qu'il est avantageux pour l'empereur d'Autriche d'avoir un débouché sur la Mer noire » (Proust, *Correspondance*, vol. XIII 152). Admirateur de Jaurès et de Clémenceau, « il n'a jamais aimé ni approuvé la guerre de 1914, tout en souhaitant la victoire française. Il estimait que la France et l'Allemagne étaient faites pour s'entendre. Il n'aimait guère les extrêmes » (Albaret 247). La deuxième partie du *Temps retrouvé*, consacrée à la guerre, laisse paraître ces positions. Le narrateur, soigné dans une maison de santé, revient brièvement à Paris pendant l'été 1914, puis définitivement en 1916. Il découvre alors Paris en guerre, les combats d'aviation et les bombardements qui donnent aux nuits un caractère fantastique. Dans un premier temps, Proust ironise sur les modes féminines, le langage stéréotypé, nationaliste et germanophobe des gens du « monde ». Il évoque aussi les permissionnaires et la mort des amis. Le narrateur rencontre le baron de Charlus sur les boulevards. Cet aristocrate de haut rang, poète, mélomane, par ailleurs excentrique, domine cette partie, intitulée *M. de Charlus pendant la guerre : ses opinions, ses plaisirs*². Charlus critique le nationalisme omniprésent. Ensuite, dans la scène du bordel, il montre comment, même à l'arrière, la guerre a libéré la violence, le sadisme, ce que Freud appelle à la même époque « la pulsion de mort ». Enfin Charlus évoque la destruction de l'église de Combray, point géométrique où se concentrent les énergies vivantes de la culture humaniste. Pourquoi cet homme sensible et pervers porte-t-il la pensée de Proust sur la guerre ? En quoi ses propos sont-ils liés à la ruine du clocher de Combray qui représente les valeurs auxquelles Proust était le plus attaché ?

1 Voir Marcel Proust, *Du côté de chez Swann* (1988). Proust a remplacé Chartres (édition de 1913) par Reims (214) et Laon (226).

2 Titre annoncé en 1918 dans l'édition d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*.

Charlus : un regard lucide sur la guerre

Si le narrateur, soigné pendant deux ans en maison de santé, découvre Paris en guerre en 1916, ce ne fut pas le cas de Proust resté à Paris depuis septembre 1914. Il écrit certes dans sa chambre calfeutrée, mais ne vit pas dans un monde imaginaire et solipside. C'est le réel qui l'intéresse, celui du corps, des sensations, du désir, les différents milieux sociaux, mais aussi l'économie, la bourse et la guerre dans tous ses aspects. Il continue de sortir dans Paris, de rencontrer des amis. Comment accéder à la réalité du front quand on est à l'arrière ? Comment la représenter ? Proust ne connaît du front que ce que lui révèlent les six ou sept journaux qu'il lit chaque jour, les récits de son frère et de quelques amis. Il voudrait écrire sur ce qui le hante :

Nuit et jour je pense à la guerre, peut-être plus douloureusement encore quand comme moi on ne la fait pas. Même si on pense à autre chose, même si l'on dort, cette souffrance ne cesse pas comme les névralgies qu'on perçoit dans le sommeil. Je tâche de comprendre les opérations le mieux que je peux, c'est-à-dire guère. Je m'ingurgite chaque jour tout ce que les critiques militaires français ou genevois pensent de la guerre. (Proust, *Correspondance*, vol. XIV 130)

Il ne s'agit pas d'imaginer les exploits et les souffrances des combattants comme le font de nombreux écrivains nationalistes. Proust se borne à son expérience de l'arrière, parmi les civils, les embusqués, les profiteurs, les permissionnaires. Charlus, alors trop âgé pour être mobilisé, porte un regard très critique sur la guerre et ses conséquences. Il s'en prend au langage stéréotypé des salons calqué sur celui des communiqués et des journaux : « Ce qui est étonnant, dit Charlus, c'est que ce public qui ne juge ainsi des hommes et des choses de la guerre que par les journaux est persuadé qu'il juge par lui-même » (Proust, *Temps retrouvé* 95).

Pendant la grande retraite de la fin août 1914, le maître d'hôtel ne doute pas que les communiqués soient excellents, tandis que le narrateur est « effrayé que le théâtre de ces victoires se rapproche à vingt-cinq kilomètres de Paris ». Les grands bourgeois, renseignés directement par le GQG (Grand Quartier Général de l'État-major), sont aussi crédules, mais plus pervers, que le maître d'hôtel : « On ne cherche pas à comprendre les faits. On écoute les douces paroles du rédacteur en chef comme on écoute les paroles de sa maîtresse. On est battu et content parce qu'on ne se croit pas battu mais vainqueur » (Proust, *Temps retrouvé* 58). Chaque lecteur de journaux participe passivement au « bourrage de crâne ».

Quand Proust rédigeait ce chapitre de la *Recherche*, il était impossible, sans passer pour défaitiste et traître, d'exprimer ouvertement le moindre doute sur l'exactitude des communiqués, la légitimité de la guerre, la manière dont elle était conduite et la certitude de la victoire. M. de Charlus jouit d'une position sociale et mondaine très puissante mais il est aussi marginal à cause de ses mœurs, ce qui lui permet de tenir un discours de vérité. Il tient des propos si lucides que des critiques ont comparé les affirmations de Charlus aux arguments pacifistes de Romain Rolland. Après plusieurs années de guerre, Charlus met en doute la politique prônée par les nationalistes : pas de paix sans une victoire complète. Les « jusqu'aboutistes » veulent poursuivre la guerre

jusqu'à la restitution de l'Alsace et de la Lorraine et même, pour les plus fanatiques comme Barrès, jusqu'à l'occupation de la Ruhr par la France. Charlus affirme son désir de la victoire, mais il encadre ces affirmations de formules telles que « je le souhaite de tout mon cœur, vous n'en doutez pas », « je serais naturellement enchanté de cette solution » (Proust, *Temps retrouvé* 103), qui introduisent une certaine distance à l'égard de ces proclamations patriotiques. Croit-il à la victoire ? Cela n'est pas certain, d'autant qu'il met en doute celles qu'ont célébrées les journaux, « victoires sur le papier », « victoires à la Pyrrhus » (Proust, *Temps retrouvé* 103), c'est-à-dire dont le coût en vies humaines est tel qu'elles ne sauraient être durables.

Charlus s'inquiète des terribles massacres en cours : « la France qui est la France juste a raison de faire entendre des paroles de justice, mais elle est aussi la douce France et devrait faire entendre des paroles de pitié » (Proust, *Temps retrouvé* 103). Si la « justice » paraît exiger la réparation de la conquête allemande de 1870, la « pitié » demande d'épargner tant de jeunes gens. Charlus reprend la personnification médiévale de la « France douce » protégeant ses enfants « pour qu'à chaque printemps les fleurs qui renaîtront aient autre chose à éclairer que des tombes » (Proust, *Temps retrouvé* 103). L'image saisit quand on évoque les centaines de milliers de tombes réparties le long du Front. 27 % des Français de dix-huit à vingt-cinq ans ont été tués, 50 % ont été blessés au cours de la guerre.

Les civils, aveuglés par la propagande, sont incapables de saisir d'une manière adéquate la réalité brutale des souffrances des hommes, d'autant plus que les soldats du front ne doivent en faire état ni dans leurs lettres ni au cours de leurs permissions. Proust, lui, renseigné par des amis proches et par son frère, est conscient de la réalité de la guerre. Dans ses lettres du front à Proust, Reynaldo Hahn dénonce la propagande officielle et décrit la vie réelle du front : des troupes mal traitées, le moral atteint, l'anxiété croissante, des injustices flagrantes. Proust a été bouleversé par la mort de plusieurs de ses amis les plus proches, notamment Robert d'Humières³ et Bertrand de Fénélon⁴. Son frère Robert, médecin sur le front, lui donnait des informations directes. Par exemple : après la désastreuse bataille de Lorraine fin août 1914, la presse s'en est pris aux soldats du Midi qui n'auraient pas « tenu ». Plusieurs soldats blessés au bras furent soupçonnés de chercher la « bonne blessure ». Six furent condamnés à mort, deux exécutés dont Auguste Odde, forgeron varois de vingt-deux ans. Le docteur Robert Proust examina les quatre autres, il trouva des éclats de shrapnel dans les plaies. Il avertit la hiérarchie. Odde sera réhabilité le 12 septembre 1918. Poincaré écrit une lettre d'excuses à la mère avec la médaille militaire. Celle-ci la refuse.

Charlus s'inquiète des effets d'une guerre que les gouvernements européens refusent d'arrêter : « La vérité c'est que chaque matin on déclare à nouveau la guerre. Donc celui qui veut la continuer est aussi coupable que celui qui l'a commencée, plus peut-être car ce premier n'en prévoyait peut-être pas toutes les horreurs » (Proust, *Temps*

3 Né le 25 septembre 1885. Lieutenant au 4^e régiment de zouaves. Tué le 27 avril 1915 à Woesten (près d'Ypres en Belgique).

4 Né le 17 avril 1878. Lieutenant. Tué le 17 décembre 1914 à Mametz (Somme, près d'Albert). Village entièrement détruit. Ne figure pas dans le fichier : sans doute « disparu »...

retrouvé 103). Aussi reproche-t-il aux gouvernements et aux états-majors de poursuivre la guerre en dépit des hécatombes (par exemple, en 1916, un million de victimes à la bataille de la Somme et huit cent mille à Verdun). Il se réfère habilement à la théorie bergsonienne de la « création continuée⁵ », chère à son interlocuteur, pour souligner la responsabilité des dirigeants européens qui « déclarent à nouveau la guerre chaque matin » (Proust, *Temps retrouvé* 103). Romain Rolland dénonce avec véhémence leur quête d'une victoire totale, empêchant toute négociation d'une paix équitable. Le poète anglais Siegfried Sassoon affirme : « I believe the war is being deliberately prolonged by those who have the power to end it. [...] I am not protesting against the conduct of the war, but against the political errors and insincerities for which the fighting men are being sacrificed »⁶. Charlus anticipe des conséquences à long terme « d'une guerre aussi prolongée ».

Que ne peut-on pas craindre d'un surmenage pareil à celui d'une guerre ininterrompue pendant plusieurs années ! Que feront les hommes au retour ? seront-ils las ? la fatigue les aura-t-elle rompus ou affolés ? Tout cela pourrait mal tourner, sinon pour la France, au moins pour le gouvernement, peut-être même pour la forme du gouvernement. [...] Dieu sait si personne a protesté avec plus de force que moi quand on a fait dans la société une place disproportionnée aux nationalistes, aux militaires, quand tout ami des arts était accusé de s'occuper de choses funestes à la patrie, toute civilisation qui n'était pas belliqueuse étant délétère. (Proust, *Temps retrouvé* 104)

Charlus (et Proust) font allusion à la « la culture de guerre », qui s'est développée dans les années dix, érigeant le combat comme valeur suprême révélée, notamment, par l'enquête d'Agathon⁷. À rebours de l'héroïsme exalté avant-guerre, Charlus craint que les hommes ne soient durablement marqués dans leur chair comme dans leur esprit par l'expérience terrible qu'ils ont vécue. En effet, après la guerre, les anciens combattants traversent souvent des dépressions, ce sont les « blessures invisibles » des traumatisés, le « gel » en eux décrit par le poète anglais Wilfried Owen (tué en novembre 1918 à vingt-cinq ans). Ou bien la violence : la guerre a entraîné une « brutalisation » de la société. Proust redoutait qu'elle ne mène à une nouvelle guerre. Charlus, avec une intelligence aiguë, craint que la république ne soit menacée par des partis réactionnaires (comme l'Empire l'avait été en 1814) ou du moins par une dictature militaire. Ce ne fut pas le cas en France, mais en Russie, en Italie et en Allemagne, la guerre a eu des conséquences politiques catastrophiques.

Les effets psychologiques intéressent aussi Charlus. Parce qu'il a profondément éprouvé les passions individuelles, il comprend les effets des passions collectives. En effet,

5 « La création du monde n'a pas eu lieu une fois pour toutes, me disiez-vous, elle a nécessairement lieu tous les jours » (Proust, *Temps retrouvé* 103). Cette théorie a été développée par Bergson dans *L'Évolution créatrice* (1907).

6 Siegfried Sassoon, « Finished with the war : a Soldier's declaration », July 1917. Lettre rédigée avec le soutien de Bertrand Russel et John Middleton Murry, lue au Parlement à Londres (Sassoon, 2008).

7 Voir Agathon (Henri Massis et Alfred de Tarde) *Les Jeunes Gens d'Aujourd'hui : le goût de l'action, la foi patriotique, une renaissance catholique, le réalisme politique* (1913). Les auteurs diagnostiquent chez les étudiants le goût du combat, le culte des figures exemplaires, la soif d'une autorité politique.

Proust, reprenant les analyses de Gabriel Tarde qu'il connaissait bien, tient la société pour un « grand cerveau » qui a les mêmes fonctions que le petit : conscience, mémoire, imagination, volonté, affects (Fraisie 963). Si peu « moral » que soit Charlus selon les codes sociaux, il parle en moraliste, sa voix s'élève « au-dessus de la mêlée ». Proust, montre que l'instabilité est la loi de toutes les collectivités quelles qu'elles soient. Les certitudes idéologiques d'un moment sont balayées et remplacées par d'autres (ce qu'il appelle dans la *Recherche* les tours du « kaléidoscope »). Charlus prend pour exemples une nouvelle opération chirurgicale, l'affaire Dreyfus, la séparation de l'Église et de l'État. Il met en évidence les contradictions des nationalistes qui, avant la guerre, ne trouvaient rien de si beau qu'une « civilisation guerrière » puis, pendant la guerre, les mêmes s'acharnent à « exterminer une race belliqueuse ». Ce sont les apologies de la guerre, exaltée par Barrès, Ernest Psichari et Maurras, que Proust attaque ici. La guerre n'est justifiée ni par une analyse de la réalité, ni par des arguments fondés sur la raison, mais par des passions. Cette leçon de perspectivisme consiste à remettre toute « idée générale » dans son contexte afin de la relativiser. De même que la propagande antidreyfusarde avait fait des dreyfusards « des traîtres – mille fois pires que les Allemands auxquels ils livraient la France », les nationalistes font de chaque Allemand « un menteur, une bête féroce, un imbécile ». Pendant la guerre, certains dreyfusards les plus fanatiques sont devenus des nationalistes acharnés : « comme les anciens communards avaient été antirévissionnistes, les plus grands dreyfusards voulaient faire fusiller tout le monde » (Proust, *Temps retrouvé* 37). Les passions peuvent toujours se retourner, trouver un autre « combustible ». La lecture de *La Recherche* apprend à se méfier de toute absolutisation ou essentialisation, du « boche », du « Juif », de « l'homosexuel » etc.

La germanophilie de Robert de Saint-Loup et de Charlus a aidé le narrateur à tenir le nationalisme dogmatique à distance. Cela m'a aidé, dit-il, à

me dégager pour un instant, sinon de ma germanophobie, du moins de ma croyance en la pure objectivité de celle-ci, et à me faire penser que peut-être en était-il de la haine comme de l'amour et que, dans ce jugement terrible que portait en ce moment même la France à l'égard de l'Allemagne qu'elle jugeait hors de l'humanité, y avait-il surtout une objectivation de sentiments qui faisaient paraître Rachel et Albertine si précieuses, l'une à Saint-Loup, l'autre à moi. (Proust, *Temps retrouvé* 219)

En effet la guerre n'est pas scientifique, elle est humaine, « elle se vit comme un amour ou comme une haine, pourrait être racontée comme un roman » (Proust, *Temps retrouvé* 288). Les passions — haine des Boches, vanité des chefs politiques et militaires — l'emportent sur l'analyse de la situation réelle : « la guerre n'est point stratégique, mais plutôt médicale, comportant des accidents imprévus que le clinicien pouvait espérer d'éviter, comme la révolution russe » (Proust, *Temps retrouvé* 288). Ce regard « clinique » a manqué aux généraux responsables de la déroute de l'été 1914 (Joffre surtout), ils n'ont su s'adapter ni à la stratégie allemande, ni à l'armement moderne en préconisant les assauts à la baïonnette ; les mitrailleuses et l'artillerie étaient très insuffisantes. Le narrateur tire implicitement le bilan terrifiant de ces erreurs stratégiques de l'état-major à chaque tentative pour « percer le front ». Plus tard, la commission

qui a jugé Nivelles, après le désastre du Chemin des Dames, n'a pas relevé d'erreur tactique selon la théorie, mais Nivelles n'a pas pris en compte les conditions réelles de la bataille (géographie, armement, défense organisée des deuxièmes lignes allemandes etc.). Le capitaine de Gaulle se souvient :

Les Fantassins qui ont pris part aux offensives et qui ont survécu, se rappellent avec tristesse et amertume ces terrains d'attaque lamentables où chaque jour de nouveaux cadavres s'entassaient dans la boue immonde ; ces ordres d'assaut coûte que coûte par téléphone par un commandement si lointain après des préparations d'artillerie dérisoires peu ou point réglées. (185)

Le Temps retrouvé s'insurge contre la rage destructrice la plus stupide contre les personnes et les choses, l'imbécile cruauté, l'indifférence envers la souffrance de masse. Proust rejoint ici la remarque d'un grand blessé de la guerre, Maurice Genevoix : « La guerre n'est pas une course à l'aventure, il est absurde et injuste de la concevoir à travers des récits à panache, à travers des anecdotes héroïques, enjolivées à plaisir par des gens qui en avaient le temps, qui ne se battaient pas » (Genevoix 59).

Charlus attaque justement les « accessoires rhétoriques » avec lesquels M. de Norpois, diplomate devenu journaliste, « enjolive » ses commentaires sur la guerre. Les clichés tels que « l'aube de la victoire » ou le « Général Hiver » servent à entretenir les illusions que développe la propagande. Charlus, artiste délicat, se montre sarcastique envers l'enflure journalistique, au nom de « la logique et de la grammaire », c'est-à-dire de règles à la fois de style et de morale — probité, conscience du réel, exactitude des faits. Même les « règles mondaines », c'est-à-dire les relations sociales codifiées, les subtiles hiérarchies de l'ancienne noblesse ainsi que les codes précis de politesse lui semblent de nature à empêcher les excès fanatiques. Il lui paraît insupportable qu'un général puisse avoir la préséance sur « un homme du monde authentique » — un noble de vieille famille. Et encore plus insupportable que des fanatiques antisémites, comme un des fondateurs de la Patrie française, s'introduisent dans les salons aristocratiques. Ces arguments peuvent nous faire sourire aujourd'hui, ils amusaient aussi Proust, mais au moins ces traditions pouvaient-elles éviter à certains de céder aux entraînements idéologiques. D'ailleurs la perspective de Charlus est très proche de celle de Françoise qui disait avant guerre : « Mais à quoi donc qu'il faut tenir si ce n'est pas à la vie ? » (Proust, *Du côté de chez Swann* 88) Il a fallu des campagnes de presse constantes et violentes depuis 1905 pour exalter le nationalisme dans le peuple.

Charlus, bien qu'éloigné de son humanisme républicain, est pourtant le porte-parole des positions de Proust. C'est d'un humanisme plus profond que Charlus tire sa lucidité et sa compassion : sa sensibilité d'artiste le rend attentif à la souffrance des hommes et aux dangers que la guerre fait courir à la civilisation européenne. Grâce à Charlus, « le roman fait la guerre à la guerre et à la tentation nationaliste » (Mahuzier 119).

Ce que Charlus (et Proust) opposent avant tout à l'exaltation belliqueuse dominante, ce sont les valeurs de la civilisation, la littérature, les arts. Proust attaque les poncifs de l'idéologie nationaliste, menée par Maurras et Barrès : « le sacrifice va régénérer la race » ; « une bonne saignée ne peut qu'être profitable à la pensée française » ; « la guerre va renouveler notre littérature ». La littérature très vivante avant

la guerre⁸, elle n'a pas été renouvelée. La guerre n'a rien d'une exaltante aventure ; la destruction de l'église de Combray, commentée par Charlus quelques pages plus loin, symbolise la violence brutale, la dévastation d'une civilisation qui avait mis des siècles à se construire.

L'église de Combray « deux fois perdue »

Le narrateur a perdu Combray une première fois, emporté avec l'enfance par le fleuve du temps. Mais il ne s'attendait pas à le perdre une seconde fois, comme Orphée dont l'épouse « lui avait été par deux fois ravie »⁹. *Le Temps retrouvé* s'ouvre sur une visite que le héros fit vers 1912 à Gilberte Swann, devenue marquise de Saint-Loup, dans sa propriété proche de Combray :

J'étais triste en remontant dans ma chambre de penser que je n'avais pas été une seule fois revoir l'église de Combray qui semblait m'attendre au milieu des verdures dans une fenêtre toute violacée. Je me disais « Tant pis, ce sera pour une autre année si je ne meurs pas d'ici là », ne voyant pas d'autre obstacle que ma mort et n'imaginant pas celle de l'église qui me semblait devoir durer longtemps après ma mort comme elle avait duré longtemps avant ma naissance. (Proust, *Temps retrouvé* 13)

Pour imaginer l'église Saint-Hilaire, Proust a emprunté le clocher à Chartres, « le pavage à Saint-Pierre-sur-Dives ou à Lisieux, les vitraux à Évreux, à la Sainte-Chapelle, à Pont-Audemer... » (Rey 297–298) L'église Saint-Hilaire rassemblait tout Combray, par son histoire, qui remonte aux mérovingiens¹⁰, et sa présence dans la vie quotidienne des habitants. Comme le clocher de Chartres domine les blés de la Beauce, celui de Saint-Hilaire s'élève « au-dessus du violet orange des vignobles » ; sa fine pointe se détache sur les forêts « si mince, si rose, qu'elle semblait seulement rayée sur le ciel par un ongle qui aurait voulu donner à ce paysage, à ce tableau rien que de nature, cette petite marque d'art, cette unique indication humaine » (Proust, *Du côté de chez Swann* 124). Aussi la grand-mère du narrateur admire-t-elle les qualités « humaines » du clocher :

Souvent sur la place, quand nous rentrions, ma grand-mère me faisait arrêter pour le regarder. Des fenêtres de sa tour, placées deux par deux les unes au-dessus des autres, avec cette juste et originale proportion dans les distances qui ne donne pas de la beauté et de la dignité qu'aux visages humains, il lâchait, laissait tomber à intervalles réguliers des volées de corbeaux. [...] Sans trop savoir pourquoi, ma grand-mère trouvait au clocher de Saint-Hilaire cette absence de vulgarité, de prétention, de mesquinerie, qui lui faisait aimer et croire riches d'une influence bienfaisante la nature quand la main de l'homme ne l'avait pas, comme faisait le jardinier de ma grand-tante, rapetissée, et les œuvres de génie. Et sans doute, toute partie de l'église qu'on apercevait la distinguait

8 L'éclat de la culture européenne avant la guerre est développé dans *1913 cent ans après : enchantements et désenchantements*, Marie-Paule Berranger et Colette Camelin (2013).

9 « Quo se rapta bis conjuge ferret ? » (Où porter ses pas après que son épouse lui avait été deux fois ravie), Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 504.

10 V^e-VIII^e siècle.

de tout autre édifice par une sorte de pensée qui lui était infuse, mais c'était dans son clocher qu'elle semblait prendre conscience d'elle-même, affirmer une existence individuelle et responsable. C'était lui qui parlait pour elle. Je crois surtout que, confusément, ma grand-mère trouvait au clocher de Combray ce qui pour elle avait le plus de prix au monde, l'air naturel et l'air distingué. Ignorante en architecture, elle disait : « Mes enfants, moquez-vous de moi si vous voulez, il n'est peut-être pas beau dans les règles, mais sa vieille figure bizarre me plaît. Je suis sûre que s'il jouait du piano, il ne jouerait pas sec » . (Proust, *Du côté de chez Swann* 125)

Elle est sensible à la beauté du clocher en tant qu'œuvre humaine. Anticonformiste par indifférence envers la hiérarchie sociale, la grand-mère du narrateur s'oppose à ce qui est figé et convenu dans les relations humaines. Rien ne lui est plus éloigné que le snobisme qui fait perdre son temps au héros. Elle incarne les vertus humanistes, qu'elle entretient par la lecture des classiques : la générosité, la simplicité, le respect de la nature, l'amour désintéressé. Selon elle, les véritables qualités humaines sont indépendantes de l'ordre social. L'idéal de la grand-mère, c'est « chercher son plaisir ailleurs que dans les satisfactions de bien-être et de vanité » (Proust, *Du côté de chez Swann* 39). Elle ressemble à Jaurès par sa simplicité, son goût pour la nature, et l'art classique. C'est un personnage des commencements pleins d'espoir de la République. La destruction du clocher pourrait être interprétée comme celle d'une aspiration éthique et esthétique.

Le clocher représente une forme de présence au monde et de plénitude que le narrateur perdra dans la vie sociale et que la littérature devra tenter de retrouver :

[Aucun souvenir d'autres églises] ne put mettre ce que j'avais perdu depuis longtemps, le sentiment qui nous fait non pas considérer une chose comme un spectacle, mais y croire comme en un être sans équivalent, aucune d'elles ne tient sous sa dépendance toute une partie profonde de ma vie, comme fait le souvenir de ces aspects du clocher de Combray dans les rues qui sont derrière l'église. (Proust, *Du côté de chez Swann* 127)

Or le clocher de Combray sera détruit. Dans *Le Temps retrouvé* la guerre est rapportée dans deux lettres de Gilberte, restée à Tansonville. Le narrateur reçoit la première lettre en septembre 14, Gilberte s'est réfugiée à Combray craignant pour sa petite fille les raids des « tauben » (les premières bombes furent jetées sur Paris le 30 août 1914). Sa propriété de Tansonville a été brièvement occupée par les Allemands qui ont fait preuve de « bonne éducation » (à la différence des fuyards français !) (Proust, *Temps retrouvé* 58) Le narrateur impute cette germanophilie à l'ascendance bavaroise de Saint-Loup, en fait c'est le cosmopolitisme des intellectuels européens de cette époque qui est en cause. Proust se réfère au passage des Allemands à Réveillon (qui a servi de modèle à Tansonville), près du Petit Morin et des Marais de Saint-Gond où s'est déroulée la première bataille de la Marne. D'après les lettres de Gilberte et le témoignage de Charlus, Combray a été partagé entre Allemands et Français et Méséglise entièrement détruit. Il serait peu vraisemblable que Gilberte ait pu demeurer à Tansonville situé entre Combray et Méséglise. Les châteaux situés sur la ligne du front, occupés par les états-majors, ont été détruits.

En 1916, de retour à Paris, le narrateur reçoit une seconde lettre de Gilberte où elle prétend être allée à Tansonville pour « sauver le château » et les « précieuses collections »

de son père. Elle lui rend compte des événements qui se sont déroulés autour de Combray. Les chemins, les champs, les coteaux que le narrateur aimait

sont à jamais entrés dans la gloire au même titre qu'Austerlitz ou Valmy. La bataille de Méséglise a duré plus de huit mois, les Allemands y ont perdu plus de sixcent mille hommes, ils ont détruit Méséglise, mais ils ne l'ont pas pris. Le petit chemin que vous aimiez tant, que nous appelions le raidillon aux aubépines et où vous prétendez que vous êtes tombé dans votre enfance amoureux de moi, alors que je vous assure en toute vérité que c'était moi qui étais amoureuse de vous, je ne peux pas vous dire l'importance qu'il a prise. L'immense champ de blé auquel il aboutit, c'est la fameuse cote 307 dont vous avez dû voir le nom revenir si souvent dans les communiqués. Les Français ont fait sauter le petit pont sur la Vivonne qui, disiez-vous, ne vous rappelait pas votre enfance autant que vous l'auriez voulu, les Allemands en ont jeté d'autres ; pendant un an et demi ils ont eu une moitié de Combray et les Français l'autre moitié¹¹. (Proust, *Temps retrouvé* 63)

Pendant la guerre, Combray emprunte à plusieurs villages du front : sur le Chemin des Dames par la situation (entre Reims et Laon), ou près de Verdun. « Comme dans un roman historique, le nom fictif autorise une vérité plus générale que la contingence des noms réels » (Rey 300).

C'est le baron de Charlus, représentant dans sa chair l'histoire de Combray, qui rapporte la destruction de l'église Saint-Hilaire :

Combray n'était qu'une toute petite ville comme il y en a tant. Mais nos ancêtres étaient représentés en donateurs dans certains vitraux, dans d'autres étaient inscrites nos armoiries. Nous y avons notre chapelle, nos tombeaux. Cette église a été détruite par les Français et par les Anglais parce qu'elle servait d'observatoire aux Allemands. Tout ce mélange d'histoire survivante et d'art, qui était la France, se détruit, et ce n'est pas fini. Et, bien entendu, je n'ai pas le ridicule de comparer, pour des raisons de famille, la destruction de l'église de Combray à celle de la cathédrale de Reims, qui était comme le miracle d'une cathédrale gothique retrouvant naturellement la pureté de la statuaire antique, ou de celle d'Amiens. (Proust, *Temps retrouvé* 102)

Proust s'est indigné du bombardement de la cathédrale de Reims par les Allemands (19 septembre 1914), « vitriolée par une rage hideuse » (Proust, *Correspondance*, vol. XIV 71). La destruction de Saint-Hilaire, église fictive, est un hommage aux villes et aux villages en ruines le long du front, de l'Alsace à la Mer du Nord, et à ceux qui ont été totalement anéantis (on aurait appelé Méséglise un « pays aplati »). Comme Freud, Proust a pris conscience d'une pulsion destructrice en l'homme. La guerre est devenue un déchaînement d'acier et de gaz lancés sur des corps fragiles. Des centaines de milliers de tombes marquent aujourd'hui la ligne de front.

L'église de Combray détruite symbolise les dommages subis par une civilisation de paysans et d'artisans qui ne se remettra pas de la guerre. Elle représente aussi le coup porté à l'espoir humaniste qu'incarnait la grand-mère du narrateur — espoir que

11 Proust pourrait faire allusion à Vauquois, village entièrement détruit, situé sur la ligne de feu pendant toute la guerre. Son frère Robert y est resté plusieurs mois ; le neveu de Céleste Albaret a « disparu » à Vauquois.

le progrès permettrait d'établir la paix entre les peuples et d'avancer vers davantage d'humanité. C'est une atteinte au projet républicain de paix et de justice sociale puisque les dirigeants n'ont pas hésité à sacrifier une génération de jeunes gens pour satisfaire leur désir de vengeance ou leur vanité personnelle. À l'opposé, les Larivière, cousins de Françoise, des retraités fort riches et leur fille, ont repris le petit bar de leur neveu, tué à Berry-au-Bac (entre Reims et Laon), pour aider sa jeune veuve. Ces hommes et ces femmes du peuple représentent une vertu que Proust rapporte aux sculptures du portail de Saint-André-des-Champs, église fictive proche de Combray : « S'il y a eu quelques vilains embusqués [...], ils sont rachetés par la foule innombrable de tous les Français de Saint-André-des-Champs, par tous les soldats sublimes auxquels j'égalé les Larivière¹² » (Proust, *Temps retrouvé* 153).

Selon Antoine Compagnon, les Larivière et la grand-mère sont les seuls personnages « moraux » de *La Recherche*. On pourrait ajouter la « dernière » Françoise, telle qu'elle apparaît à la fin du *Temps retrouvé* sur le modèle de Céleste Albaret. Avec son esprit de Saint-André-des-Champs, qu'elle partage avec la grand-mère du narrateur (et la mère de l'auteur), Céleste a aidé Proust à construire sa propre cathédrale.

Pendant sa jeunesse, avant l'affaire Dreyfus et avant la guerre, Proust avait cru un progrès humaniste possible grâce à la République. Il sait que la barbarie n'est pas une caractéristique des « Boches » (« à leur place, nous ferions comme eux », dit Françoise) ; la bêtise, la haine, la cruauté envahissent la société en guerre et durent après elle. Proust était pessimiste quant à l'évolution politique : dès le lendemain de l'armistice, il s'inquiétait de l'éventualité d'une revanche allemande¹³.

L'histoire, de fait, vient justifier son projet de donner à l'expérience personnelle une ampleur universelle, car le narrateur, ayant traversé l'enfer des passions destructrices, doit revenir au seul Combray qui existe, celui qu'il a « retrouvé » grâce aux réminiscences et qu'il construira dans son livre. L'essentiel des trois mille pages de la *Recherche* a été écrit pendant et après la guerre, cet extraordinaire travail construit un clocher d'une autre sorte, une œuvre humaine, un monument à la vie, dans son épaisseur charnelle et sa puissance créatrice.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, des prisonniers ont trouvé en cette œuvre « une indication humaine » qui les a aidés à affronter la cruauté et la terreur totalitaire. Jorge Semprun, dans le train qui l'emmenait à Buchenwald, a passé les nuits à se « reconstruire dans sa mémoire » *Du côté de chez Swann*. Il est toujours possible, dit-il, d'accéder à un monde que l'on croit englouti ou perdu¹⁴. L'écrivain russe Varlam Chalamov, prisonnier plus de vingt ans au Goulag, à la Kolyma, près du Cercle polaire, lit *Le Côté de Guermantes* prêté par un médecin mais le livre est volé :

Qui allait donc lire cette prose étrange, presque impalpable, comme prête à s'envoler dans le cosmos, où toutes les proportions sont dérangées, mélangées, où il n'y a ni grand ni petit ? Tous sont égaux devant la mémoire comme devant la mort, et l'auteur

12 Les Larivière sont des cousins de Céleste Albaret. Proust précise qu'il transcrit « leur nom véritable ». (Voir Proust, *Temps retrouvé* 152)

13 Voir sa lettre à Mme Straus du 12 novembre 1918 (Proust, *Correspondance*, vol. XVII 352).

14 Voir Jorge Semprun, *Le Grand Voyage* (1963).

a parfaitement le droit de se rappeler la robe de la servante et d'oublier les bijoux de la maîtresse. Ce roman élargit de façon extraordinaire l'horizon de l'art littéraire. Moi, un homme de la Kolyma, un zek, j'avais été transporté dans un monde perdu depuis longtemps, dans d'autres habitudes oubliées et inutiles. [...] Nous évoquions notre univers, notre temps perdu [...] J'étais heureux de lire Guermantes. Proust avait plus de valeur que le sommeil. (Chalamov 211)

Le peintre et humaniste polonais Joseph Czapski enfermé dans un camp de prisonniers de guerre en URSS, racontait à ses camarades « l'histoire de la duchesse de Guermantes, la mort de Bergotte et tout ce dont je pouvais me souvenir de ce monde de découvertes psychologiques précieuses et de beautés littéraires ». Il précise :

Nous y rencontrons un manque tellement absolu de parti pris, une volonté de savoir et de comprendre les états d'âme les plus opposés les uns des autres, une capacité de découvrir dans l'homme le plus bas les gestes nobles à la limite du sublime, et des réflexes bas chez les êtres les plus purs, que son œuvre agit sur nous comme la vie filtrée et illuminée par une conscience dont la justesse est infiniment plus grande que la nôtre. (56)

Bibliographie

- Agathon (Henri Massis et Alfred de Tarde). *Les Jeunes Gens d'Aujourd'hui : le goût de l'action, la foi patriotique, une renaissance catholique, le réalisme politique*. Paris : Plon, 1913.
- Albaret, Céleste. *Monsieur Proust : souvenirs recueillis par Georges Belmont*. Paris : Robert Laffont, 1973.
- Berranger, Marie-Paule. Camelin, Colette (éds.). *1913 cent ans après : enchantements et désenchantements*. Paris : Hermann, 2013.
- Bouveresse, Jacques. *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité, la vie*. Marseille : Agone, 2008.
- Chalamov, Varlam. *Récits de la Kolyma. Quai de l'enfer*. Paris : Maspero, 1986.
- Compagnon, Antoine. *Proust en 1913, cours au Collège de France, 2012–2013. La guerre littéraire*. 2013–2104.
- Czapski, Joseph. *Proust contre la déchéance*. Paris : Noir sur Blanc, 2011.
- Fraisse, Luc. *L'éclectisme philosophique de Marcel Proust*. Paris : Presses Universitaires de la Sorbonne, 2013.
- Gaulle, Charles de. *Lettres, notes et carnets (1905–1941)*. Paris : Plon, 1980.
- Genevoix, Maurice. *Nuits de guerre*, Paris : Flammarion, 1917.
- Mahuzier, Brigitte. *Proust et la guerre*. Paris : Honoré Champion, 2014.
- Proust, Marcel. *Correspondance*. Vol. XIII. Paris : Plon, 1983.
- Proust, Marcel. *Correspondance*. Vol. XIV. Paris : Plon, 1985.
- Proust, Marcel. *Correspondance*. Vol. XVII. Paris : Plon, 1989.
- Proust, Marcel. *À l'ombre des Jeunes filles en fleurs*. Paris : Folio Gallimard, 1988.
- Proust, Marcel. *Du côté de chez Swann*. Paris : Folio Gallimard, 1988.
- Proust, Marcel. *Le Temps retrouvé*. Paris: Folio Gallimard, 1990.

-
- Rey, Pierre-Louis. « Combray en Champagne ». *Swann le centenaire*. Antoine Compagnon, Kazuyoshi Yoshikawa. Paris : Hermann, 2013.
- Semprun, Jorge. *Le Grand Voyage*. Paris : Gallimard, 1963.
- Teyssandier, Laurence. « Les additions du Cahier 49 : des liens génétiques entre la „race des tantes” et „M. de Charlus pendant la guerre” ? ». *Item*, mis en ligne le 17 juin 2011.
- Virgile. *Géorgiques*. E. de Saint-Denis éd.: Les Belles Lettres, 1956.